

Mario Luzi

## Le fil perdu de l'événement

Traduit de l'italien par Philippe Di Meo

Mario Luzi est né en 1914 à Florence. Son œuvre s'inscrit dans ce qu'il est convenu d'appeler le « second hermétisme », pour évoluer par la suite (dès *Nel magma*, 1963) vers une parole théâtralisée.

L'ensemble de la production poétique de Mario Luzi a été publiée en deux volumes par l'éditeur Garzanti en 1979 sous les titres : *Il giusto della vita* (tome I) et : *Nell' opera del mondo* (tome II).

Mario Luzi a en outre publié *Biografia a Ebe* (1942, et Rizzoli, 1982) ainsi que de nombreux essais dont : *L'inferno e il limbo* (1949 et Il Saggiatore, 1964) et *Vicissitudine e forma* (Rizzoli, 1974).

Dans l'imposante bibliographie luzienne on pourra retenir trois titres : Giancarlo Quiriconi : *Il fuoco e la metamorfosi* (Capelli, 1980), Sergio Pautasso : *Mario Luzi, storia di una poesia et Atti del convegno di studi* (Edizioni dell'Ateneo, Rome 1983).

*Le fil perdu de l'événement*, ci-dessous publié, représente la traduction des pages 207-218 (qui forment une section) du second tome des *Poesie complete*, précédemment publié dans : *Al fuoco della controversia*.

### 1

L'hirondelle volant à la rencontre de la pluie  
attire vers le haut son regard, lui offre une pause  
où, détachée, elle a le temps de se reprendre  
dans une gorgée de lumière et d'ironie,  
libre, en paix avec sa conscience  
au reste, un tantinet déçue  
dans ses premiers élans, c'est vrai,  
quel ordre, pourtant, et quel honnête ordonnancement dans ses  
pensées,  
le confort d'une sienne tâche bien précise,  
point trop mal accomplie,  
des livres, de la musique, des expériences,  
la belle dignité d'un affinement intérieur,  
et, en plus, l'étreinte,  
juste un peu moins ferme,  
encore suffisamment protectrice, de son mari — le Parti.

Pas plus que ne sais décider si, en cela,  
elle me demande admiration ou indulgence  
ou même rien, mais seulement que j'apprenne à la connaître  
telle qu'elle est, après le virage décisif,  
détendue sur une chaise longue, calme,  
au-dessus de la ville, sur un sien belvédère, parmi ses clochers.

\*

Mais voici la pensée de la vie, qui, en elle se lasse, l'idée  
de soi, nuée sous-marine,  
effilochée en mouvement,  
vers une autre chancelante nébuleuse — se défait  
en dedans — qui sait si c'est encore elle — elle  
dans un temps différent ? — non  
personne ne peut le savoir, elle moins que personne qui fluctue,  
ballottée par les courants de fond  
et elle se perd toute, lambeau après lambeau, chemin faisant.  
Mais, auparavant, encore un éclair  
de réticence — pour quoi donc, se demande-t-elle,  
où est-il l'indélébile corail, le passé, c'est à lui que je veux me  
raccrocher.

Mais rien. La luxuriance, le trop rameux,  
la confond, la désunit. Et  
« achève-moi » sussure-t-elle  
au squal, invisible tant il est  
silencieux et transparent, qui désormais la démembre,  
« fais-moi renaître » crie-t-elle  
à une mère éternelle omniprésente sous l'eau  
et au sein de laquelle elle lève un regard noyé  
vers l'écueil de mutisme  
de l'homme, immobile, qui lui fait face  
— depuis quand — depuis des siècles ? et l'observe.  
L'observe-t-il — ah, ah — ou l'attend-il au beau milieu du gué ?  
Elle ne sait, au reste, encore un peu, elle en est sûre,  
et puis cela lui paraîtra étrange, presque éprouvé par une autre  
— par une autre ou par personne ? — pensa-t-elle, ce doute, cet  
effarement.

Tout cela dont elle-même ne se souvient peut-être pas,  
l'obscur, le momentané,  
l'oblitéré de son existence —

c'est ce que je me perds à penser, ces grumeaux  
de vie dissipée hors le monde  
et pourtant gravés au feu dans une sienne latente mémoire  
dont, moi le scribe, je ne me distingue en rien,  
puisque je ne suis rien d'autre que celle, celle-là, et sa souffrance.

\*

L'inconnue est-elle sur la voie  
ou est-elle en l'homme qui, sur le quai désert,  
attend éperduement le convoi ? —  
Elle ne sait ni comment ni pourquoi ce doute la tourmente.  
Penser à autre chose ? Soudainement il n'y a rien d'autre.  
S'anéantir, prendre la mer en exemple  
qui, explose et redevient mer un peu plus bas ? Cela ne sert à rien,  
constate dans sa vaine omniscience  
la star qui, adossée à son bagage  
dans la salle d'attente, ne somnole plus vraiment :  
et elle fixe l'une et l'autre, la voie et l'homme  
cherchant, dis-je, à le percer,  
l'événement qu'elle sent mûr  
sinon déjà obscurément advenu, que sera-ce, quel en est le sens.  
Et moi qui pêche, je ne sais où dans sa vie, ce moment-là.

\*

L'homme exclu du souvenir. Sa réapparition.  
Elle le voit, elle ne sait trop si c'est dans le passé ou dans l'anticipation  
des temps  
qui, d'un point de lumière, l'observe,  
sans laisser deviner s'il désire lui parler  
ou lui opposer silence du fond de sa millénaire distance.  
Ce subtil vacillement ne dure guère en elle.  
Lui le remarque et, entre-temps, l'imagine  
œuvrant, année après année, à l'éliminer,  
effaçant un à un les signes de sa présence  
et c'est pourquoi il la contemple avec d'autant plus d'amour,  
là, dans l'immobilité solaire du lieu — ou alors je me méprends.

\*

Dit ? Difficilement non tu. Dur  
il traverse les époques le pathème,  
dur et impitoyable,  
au cœur des choses,  
plus profond que les événements.  
Rares ses traces dans les livres,  
absentes, ou presque, ses empreintes,  
ou alors trop cachées, dans la matière de l'art.  
Inconnu de toute école, transmis  
de la mère au fils,  
dans une œillade  
fuyante, sans mot préférer...

Dit ? Tu ? —

elle, plus malade que jamais  
en sourit avec un détachement extrême,  
ambiguë, du fond coralien  
d'un regard d'amour ou d'étrangement,  
tout en souriant de moi qui vise le feu de son emblème

— ce qui d'une phrase s'interrompt  
et l'atmosphère d'une visite que je lui fis  
reste suspendue, ou bien son sens s'égare  
dans le feuillage des pensées.

\*

(En quelle langue, en quel dialecte oublié ?  
dis-je, cette vie, cette souffrance.

Il confond,

il ne déchiffre pas l'écriture,  
il ne reconnaît pas l'événement,  
il a tout parié dans un bredouillement malséant  
du temps et du vivant,  
le gardien amnésique  
du document, l'homme  
ridé autant qu'une valve ridée,  
vidé autant qu'elle par la mer du changement et voilà tout.)

Le noir de mine de l'orage  
 et puis, in extremis, dans l'éclaircie,  
 tout à coup une flambée sur la plaine  
 monochrome, les coquelicots — sous  
 le ciel de juin, mais lequel,  
 d'un voyage jamais accompli, peut-être,  
 ou accompli par un autre que je fus  
 ou, qu'en des temps futurs, je pourrais être — ou, qui sait, en corps  
 astral.

Jusqu'à elle qui derrière ses verres de contact  
 dans la lumière céleste de sa blouse  
 m'attendait, peut-être, ou laisse que je le pense.

\*

Céleste la bouche du dormeur. Céleste  
 et vers le haut tendue,  
 vers un mille sombre,  
 vers une obscure eucharistie,  
 tandis qu'au-dehors fluit un espace ouvert  
 et qu'avec des cieux toujours plus marins,  
 des chevaux toujours plus laineux  
 la Hollande vient à notre rencontre —  
 et dans son sillage rien de sûr, me semble-t-il,  
 rien que le sens vivifiant de l'eau  
 et le sens mortel de celle-ci,  
 unis et désaccordés,  
 ensemble captés, l'esprit tout à ce sommeil.

Nous en aurons parlé  
 entre nous,  
 plus tard,  
 dans le temps. Ou jamais.

\*

Le fleuve immobile dans sa peau lumineuse,  
frissonnante sous le contrevent, une ultime  
sauvagerie du fleuve peu avant les ponts —  
Qui sait comment son silence m'abandonne  
au scintillement de ce souvenir  
d'une halte d'autres temps, et en lui  
resplendit la ville en eau défaite,  
l'esprit en brûle de bonheur presque comme si en  
un instant, un seul,  
l'advenu et l'inadvenu pouvaient à nouveau se fondre,  
jusqu'à ce qu'insensiblement il n'y ait rien d'autre,  
ce feu, cette eau, ces éléments.

\*

Trois longues sonneries et déjà les archers sont à pied d'œuvre,  
le soir d'été se fait tout à coup muet,  
la place aussi, figée entre la mire et la cible  
quand, perdue parmi l'assistance,  
elle me cherche de derrière la couleur indéfinie de ses verres de contact,  
bien que fort peu éloignée de moi, sur le glacis,  
elle ne me cèle la lumière de ses yeux trop conscients.  
Je ne lui adresse ni signaux ni gestes,  
je ne dissipe pas en elle cette anxiété,  
s'il s'agit bien d'anxiété et non, déjà, de douloureux sentiment de  
solitude.  
Je la regarde — dans une proximité occulte,  
peut-être — à grande distance  
tandis que descend en nous la lutte muette de cette ville en fête,  
tandis qu'elle touche en nous, cet ongle, un point obscur et sans  
mémoire du présent.

\*

(En quelle langue, en quel dialecte oublié  
En quelle histoire  
omise par les livres, introuvable dans les dossiers?  
Fou le scribe ? Ou immémorable la souffrance ?)